

Romans de l'avarice

Harry Bernard

L'*Eugénie Grandet* de Balzac, premier des grands romans de l'avarice, date de 1833. C'est un chef-d'œuvre qui n'a rien perdu de son actualité. Présence de Balzac, peut-on dire après plus d'un siècle, comme on disait présence de Virgile, au millénaire du poète latin. Balzac contient tout. Son œuvre touche aux multiples aspects de l'homme, vertus et passions. Surchargée de longueurs, d'une langue souvent inélegante, l'analyse y est en profondeur. Aussi les types créés par Balzac restent vivants. Ils sont universels. Le père Grandet est l'avare, non pas un avare particulier, mais l'avare de tous les temps, de tous les pays. Il est surtout familier. Les avares présentés depuis lui ressemblent, comme d'ailleurs il ressemble à l'Harpagon de Molière, et n'est pas sans parenté avec le Shylock de Shakespeare. Mais ce dernier est l'usurier, frère de l'avare, et Harpagon ridiculise l'avarice, plus qu'il ne montre les ravages de cette passion dans l'homme, et peu à peu les refoulements, les âpretés qui transforment en monstre cet homme.

Déjà vu et connu que tout cela. Ce n'est pas notre prétention de découvrir à nouveau le monde. Mais sans poursuivre l'avare dans toutes les littératures, a-t-on suffisamment remarqué que les principaux romans de l'avarice, les mieux connus du moins, se rattachent au régionalisme littéraire, en même temps qu'ils se classent dans ce qu'il est convenu d'appeler la littérature universelle? Cela est vrai d'*Eugénie Grandet*. Cela est vrai de deux ouvrages américains, peu connus du public français: *Pure Gold*, de E.-O. Rølvaag, et *Wild Geese*, de Martha Ostenso. Cela reste vrai d'*Un homme et son péché*, le roman canadien de Claude-Henri Grignon. Trois littératures se sont arrêtées à l'avare et l'ont peint avec des couleurs identiques ou presque, complémentaires l'une de l'autre: celle séculaire de la France, celle beaucoup plus jeune des États-Unis, celle enfin du Canada français, balbutiante encore et se cherchant. Sans doute le personnage central de Grignon n'a pas l'envergure, — si l'on peut dire, — du vieux Grandet, mais il est comme

lui un paysan, et il s'identifie comme lui avec le milieu campagnard qu'est le sien. Paysans également les deux avares de Rølvaag, paysan le Caleb Gare de Martha Ostenso. Le décor change, mais c'est toujours le paysan dans sa campagne, son village, sa province.

C'est à tel point qu'on est tenté de se demander si l'avarice est propre au terrien, plus qu'à l'homme de la ville? Probablement que non, car les péchés sont à tout le monde, et l'avarice est un péché capital. Mais le campagnard vit plus près des choses matérielles que le citadin. Il leur est plus attaché, extérieurement du moins, et il est plus replié sur lui-même, plus borné dans ses horizons, plus apte à centraliser son intérêt sur un point. Il y a en lui moins de cet éparpillement, amené dans les villes, par le mouvement de la vie et la foule fiévreuse. Le vice ou la vertu est aussi plus rapidement montré du doigt, devenu un objet d'horreur ou d'admiration, dans un milieu restreint où chacun connaît son voisin comme soi-même, et les affaires du voisin mieux que les siennes. L'existence de l'individu y est un livre ouvert que tous lisent avec avidité, commentent sans pudeur et sans charité. Aussi un grippe-sou, un buveur ou un luxurieux ressort plus à la campagne qu'ailleurs, par les oppositions qu'il rend plus frappantes. Il y prend des proportions qu'il n'atteindrait pas sur une plus vaste scène. Dans l'esprit de tous, il est vite l'avare, l'ivrogne, le débauché. Il est donné en exemple aux jeunes, comme victime des passions à contenir ou combattre. C'est pour ces raisons, entre d'autres également bonnes, que les romanciers placent l'avare à la campagne, parce qu'il s'y dresse plus nettement et provoque plus qu'à la ville, où les gens se connaissent moins, la répulsion et le dégoût.

Situés dans le milieu rural et analysant, jusqu'en ses conséquences les plus abjectes et cependant logiques, un vice aussi universel que l'avarice, les romans qui nous occupent appartiennent, par la force des choses, à cette école régionaliste qui fut décriée en tant de milieux, en France à certaines époques, et jusqu'en notre Canada français. Ils prouvent qu'il n'y a point d'incompatibilité de fonds, entre le régionalisme et l'universalisme en littérature. Un roman peut être rural, terrien, campagnard, régionaliste dans toutes les acceptions du terme, et viser cependant à l'universel, en raison de son sujet. Car même le paysan est un homme, et les sentiments humains existent

dans tous les hommes, peu importe l'endroit où ils s'agitent.

L'œuvre régionaliste n'aura pas nécessairement une portée universelle, mais rien ne s'y oppose. Tout dépend de l'auteur, de sa manière d'aborder un thème. D'ailleurs cette preuve est faite, par et depuis Balzac. Au reste, on s'est singulièrement abusé avec cette théorie que seule une certaine littérature cosmopolite mérite l'estime, et que le régionalisme n'est qu'un sous-produit inférieur des lettres. L'exotisme, que l'on a confondu avec le colonialisme littéraire, prend parfois couleur d'un régionalisme authentique. Au vrai, l'écrivain ne saurait traiter avec justesse que de choses qu'il connaît. Personne ne donne ce qu'il n'a pas, disait déjà l'axiome latin. Loti lui-même, le grand exotiste du siècle dernier, n'échappe pas à la règle commune. Ses meilleurs romans furent ceux de la mer, et Loti était officier de marine. Aussi la mer est son domaine, son sujet de prédilection, celui dont il peut attendre le plus. De sorte que Loti sait être régionaliste à sa façon, la mer étant devenue sa région, un peu son petit pays, celui qu'il comprend le mieux, en raison des exigences de sa carrière.

Voici donc quatre romans de l'avarice: *Eugénie Grandet* date de 1833, *Pure Gold*, de 1920, *Wild Geese*, de 1925, et *Un Homme et son pécule*, de 1933. Quatre ouvrages, représentant des écrivains de trois pays: la France de l'époque romantique, les États-Unis, le Canada. Tous s'attardent au même sujet, l'avarice dans l'homme, et celui de Rølvaag a ceci de particulier qu'il montre et suit ce ver rongeur jusque dans le cœur d'une femme. Il est curieux qu'il se soit écoulé exactement cent ans entre le roman de Balzac et celui de Grignon, et qu'on n'ait pas songé avant le vingtième siècle à reprendre le sujet d'*Eugénie Grandet*. C'est que l'auteur de la *Comédie humaine* semblait avoir tout dit, et qu'on risquait après lui de redire. À remarquer aussi que trois écrivains d'Amérique, de cette Amérique qui n'est pas placée très haut en Europe, dans l'ordre de l'intellectualisme, osèrent après Balzac camper des types d'avares. Deux sont des Américains d'origine scandinave, nés l'un et l'autre en Norvège, et le troisième est de ce Canada français dont nombre de Français de France soupçonnent à peine l'existence¹. Leurs ouvrages, comme celui du grand ancêtre,

ont un cadre rural. Par le fait même ils se rangent, à mesure qu'ils prennent forme, dans la lignée des œuvres régionalistes. Si Balzac reste le maître inégalé, l'un au moins des ouvrages signalés, celui de Rølvaag, approche en intensité *Eugénie Grandet*. Il ne faut oublier toutefois que ce livre fut le premier en date, le modèle, et que l'influence de Balzac s'étendit au monde entier. Vers 1905, Brunetière écrivait déjà: «... on peut dire que, depuis une quarantaine d'années, la forme du roman de Balzac domine sur nos romanciers comme la forme de la comédie de Molière, pendant cent cinquante ans, s'est imposée à nos auteurs dramatiques. Et il ajoutait: «Dirais-je là-dessous qu'on ne les a ni l'un ni l'autre égalés? Si la preuve en est faite aujourd'hui pour Molière, elle ne l'est pas pour Balzac, et quoique nous vivions plus vite aujourd'hui, il faut nous en féliciter, s'il est donc possible que le roman de l'avenir nous donne des *Eugénie Grandet* et des César Birotteau, des Rabouilleuses et des Cousine Bette». Ce roman de l'avenir que prévoyait Brunetière, et qu'il espérait, il n'est pas invraisemblable qu'il vienne quelque jour d'Amérique. Chose certaine, l'influence balzacienne s'est exercée jusqu'en Amérique, et les deux avares de Rølvaag, car son livre en comporte deux, l'homme et la femme, pourraient se ranger non loin du père Grandet, dans le répertoire de la *Comédie humaine*.

Brunetière, qui voyait clair, montre en passant que l'école naturaliste, fille dénaturée de la conception balzacienne du roman, a négligé la province pour ne s'intéresser qu'aux scènes de la vie parisienne. La force de Balzac, ce fut précisément la province, parce qu'il sut y trouver la vie telle qu'elle est, la vie ordinaire, simple, banale même, routinière et changeante à la fois. Or cette vie est vraie, plus que l'autre, factice et ornée, des villes. Aussi les romanciers qui, comme Rølvaag et sa compatriote Martha Ostenso, comme Grignon, suivirent l'exemple de Balzac en demandant leur inspiration à la campagne, même pour aborder les sentiments universels, se prémunirent contre le risque de méconnaissance et d'oubli.

Inutile de rappeler longuement l'histoire d'*Eugénie Grandet*, dominée par son père avaricieux, sacrifiée par lui à la passion qui le soutient. — *Ville sur l'or*, lui demandait-il sur la fin de sa vie, mets de l'or devant moi? Eugénie étalait des

1. *Mont'Gaire*, de Julien GREEN, qui étudie aussi l'avarice, date de 1926. Écrivant en français et en France, l'auteur est un Américain, natif des États-Unis.

1. BRUNETIÈRE: *Histoire de Balzac*.

soit sur une table, et le vieux les regardait des heures durant, assis dans son fauteuil de malade.—*Cela me réchauffe !* disait-il. Cet étonnant bonhomme, maître tonnellier de son état, vit à Saumur, ville modeste qui n'a encore que 12,000 habitants en 1850, sur la rive gauche de la Loire. Il possède des vignes et treize métairies, cent vingt-sept arpents où croissent trois mille peupliers. Il est donc propriétaire terrien autant qu'artisan et commerçant. Sa longue existence d'avare, il la passe entière dans son patelin de province, entre sa femme sèche qu'il tyrannise, sa fille qu'il aime et prive des joies de l'amour,—parce qu'il ne veut pour elle qu'un très riche mariage,—et sa servante Nanon, fille simple d'esprit, attachée à lui comme un chien, parce que dans sa jeunesse il lui a donné asile. En ces simples données se trouvent les éléments de l'œuvre régionaliste. Il a suffi à l'écrivain, et Balzac était un maître écrivain, de les développer. *Enguène Grandet*, c'est le roman de l'avarice, mais c'est aussi un roman de la province française. C'est plus particulièrement, dans la province de France, un roman de l'Anjou, et dans la douceur angevine un roman de la ville somnolente de Saumur, vers 1789. Dans cette ambiance régionale, le grand Tourangeau a ramassé l'argile de son ouvrage, l'a pétri, lui a donné forme, l'a polie et repolie, pour l'offrir chef-d'œuvre à l'univers. Mais les qualités régionalistes du livre ne lui enlèvent rien de son intérêt universel. Depuis plus de cent ans, le père Grandet est avec Harpagon le type pour ainsi dire définitif de l'avare, comme Tartufe l'est du dévot hypocrite, Shylock de l'usurier, Othello du mari jaloux.

Si le vieux Grandet, octogénaire et paralytique, meurt de sa belle mort près de sa cheminée, enfoncé dans le fauteuil qu'il refuse de quitter, il importe de noter que le feu joue un rôle de premier plan, aux derniers jours des autres avares littéraires. Comme si leurs créateurs voulaient leur donner un avant-goût de l'enfer, ou pour le moins du purgatoire, Caleb Gare, le triste héros de *Wild Geese*, périt à la suite du feu de forêt qui corne sa terre, alors qu'il essaye de l'entourer d'une tranchée protectrice. Séraphin Poudrier, l'avare de Grignon, périt par le feu, dans l'incendie qui consume sa maison. Quant aux deux ladres de Rôlvag, les époux Honglum, ils meurent de froid parce qu'ils refusent de payer le bois qui leur conserverait la vie, et les milliers de dollars qu'ils amassèrent ensemble, en trente ou quarante ans de

renoncements,—et qu'ils portent sur eux, dans des ceintures de cuir,—sont jetés au feu avec leurs vêtements nauséabonds. Pour symbolique que soit ce rôle du feu, il est assez singulier qu'on le rencontre dans trois ouvrages différents, mais se rapportant au même vice, l'avarice, ouvrages conçus à des époques différentes, par des écrivains différents, non seulement de deux pays, mais représentant deux formations : l'américaine et la canadienne-française.

Wild Geese, de Martha Ostenso, parut en 1925. L'auteur n'avait que vingt-cinq ans. Née en Norvège en 1900, elle émigre en Amérique avec ses parents, vit successivement dans le Minnesota et le Dakota-Sud, suit à quinze ans sa famille au Manitoba. Entre temps, elle poursuit ses études jusqu'à l'université, et c'est pendant ses vacances d'été qu'un jour elle se trouve face à son sujet. Elle l'a dit elle-même :—*Le roman Wild Geese se récitait là, devant moi, n'attendant que d'être rédigé.* Cela se passait aux limites du Canada civilisé, dans une colonie seméenne de ce pays de lues qu'est le nord manitobain. Martha Ostenso y séjourne quelques mois, chez des parents ou des amis. Son livre laisse même entendre qu'elle y enseigne. Elle observe, regarde agir sur place les membres d'une famille de sa connaissance, esclaves de l'homme qu'elle peindra plus tard sous les traits de Caleb Gare.

Ce Caleb est l'avare. Un colon, agriculteur et arracheur de souches, avide de posséder de la terre, d'en acquérir toujours davantage. Le sol est pauvre autour de lui, le climat rigoureux, peu prodigue, et la forêt menace sans cesse de son envahissement. Mais Caleb s'entête, tenace, dur à soi-même et aux siens, à la terre aussi. Il s'éveille un matin le plus riche fermier de son entourage. Son avoir, son bien, il ne le doit point qu'à sa seule industrie. Sa femme Amelia, ses fils et ses filles, travaillent de l'aube à la nuit, sans relâche, pour l'aider à prendre, puis à garder son emprise sur les forces rebelles. Il n'est pas de sacrifice qu'il n'exige d'eux, il n'est pas de tyrannie qu'il n'exerce à leur endroit, pour les courier ensemble vers la glèbe et transformer en gain leurs sueurs. Il parle d'une voix égale, mais sa parole fait loi. Il n'ouvre guère la bouche, sinon pour donner des ordres. La mère crie pitié pour ses enfants, mais il sait le moyen infailible de la tenir en laisse, de la ramener à ce qu'il appelle la raison. C'est qu'Amelia, avant son mariage, s'est trouvée mère d'un enfant. Caleb

ne lui en fait aucun reproche, tant qu'elle se montre soumise. Dès qu'elle relève la tête, il menace de révéler sa honte, non seulement aux voisins friands de scandale, mais à ses propres enfants. Cet épouvantail, il le brandit sans cesse, et à cause de lui la femme n'ose point protester contre les mauvais traitements dont il accable la famille. Deux autres personnages interviennent dans le récit: l'institutrice Lind Archer, qui loge avec le ménage Gare, et le fils naturel d'Amelin, que les circonstances amènent dans la contrée, et dont Lind s'éprend. On voit les complications possibles, et le nouveau risque d'humiliation pour l'épouse, dont l'avare ne manque pas de tirer parti. C'est l'une des filles de Caleb, Judith, qui se dresse finalement contre le père, et donne pour tous le signal de la rébellion. De nature ardente, rétive sous le joug, elle est anxieuse de briser les liens qui l'attachent. Elle a vu passer les oies sauvages qui se dirigent à l'automne vers le sud, fières et libres, libres surtout. Elle aperçoit en elles un symbole. L'heure viendra où elle sera libre comme les oies du nord, et délivrera les siens. Mais au moment où l'édifice égoïste de Caleb va crouler, le feu se déclare dans les bois d'alentour. Comme les flammes s'approchent d'un champ de lin sur pied et de ses bâtiments, l'avare tente un suprême effort pour les sauver. En pleine nuit, il attelle un cheval à la charrue et retourne autour de son domaine les larges sillons qui le doivent protéger. Déjà il est trop tard. Le feu court, rempe, sautille, s'enroule aux arbres, vole d'une cime à l'autre, devance partout son travail. Comme il se décide à incendier lui-même sa récolte, pour combattre la flamme par la flamme, il est poussé, entouré par le feu, obligé de se réfugier dans le mauvais voisin, où il s'enlise lentement, jusqu'à la mort.

Ce roman a du mouvement, de l'intensité, de l'âpreté. L'auteur a trouvé un ressort ingénieux, qui permette à Caleb de tenir dans sa dépendance ceux qui peinent pour lui: la faute de jeunesse d'Amelin et ce qu'elle représente, comme moyen de persuasion. Mais comme celui de Balzac, l'ouvrage est fortement régionaliste. C'est le roman de l'avare, mais c'est aussi un roman canadien, écrit par une Américaine. Un roman manitobain, et dans le Manitoba un roman de l'extrême-nord, sis dans une région rocheuse et lointaine, riche de forêt et parsemée de lacs, où l'homme doit faire sa trouée à la hache, comme jadis sur le sol vierge

de la Nouvelle-France. Pays de colons frustes et durs à la peine, mais pays de colons scandinaves, norvégiens, suédois, danois, qui ont amené d'Europe avec eux, dans le nouveau monde, leurs habitudes séculaires, leurs manières de vivre et de penser, leurs moeurs familiales, leur façon lourde et lente de concevoir les choses, leur ténacité dans l'effort, enfin leur concept de vie. Comme *Eugénie Grandet*, *Wild Geese* proclame cette vérité que le roman régionaliste peut présenter un intérêt universel.

Régionaliste également, *Un Homme et son pèche*. Du nord du Manitoba, il nous transporte au pays de Québec, dans ce coin enchanté des Laurentides, appelé le petit nord. Ici les montagnes, les plus anciennes du monde selon la géologie, offrent des sommets arrondis par l'érosion, reposants à l'oeil. Des lacs innombrables, reliés entre eux par des ériques ou d'étroites rivières, dormeuses ou bouillonnantes selon les fonds, s'étalent dans le creux des vallées. La forêt partout présente, forêt de seconde pousse où les essences secondaires étouffent les derniers résineux, se glisse jusqu'aux villages envahis par le tourisme, qui les nourrit en anéantissant le moral de leurs habitants. C'est dans un tel village, accroché au flanc d'une montagne, que vitote Sraphin Poudrier, l'homme qui porte en lui un pèche, le dévorant pèche de l'avarice. Cet homme est frère puîné du bonhomme Grandet. Comme lui, il n'aime que l'or. Il se prive du nécessaire, n'ayant faim et soif que d'or. Il ne chauffe pas sa maison, parce que le bois est de l'or qu'on brûle. Il n'achète pas de vêtements, ni pour sa femme, ni pour lui, parce que le linge, c'est de l'or qui s'use. Il n'a pas d'enfants, il ne désire pas d'enfants, parce que les enfants, ça finit par coûter cher.

Un Homme et son pèche, c'est à peine un roman. Plutôt une longue nouvelle, à la manière de Maupassant, l'élément dramatique en moins. Il ne se passe presque rien dans l'ouvrage de Grignon. Les trois-quarts du livre sont consacrés à la mort de Donald, épouse de l'avare, qui succombe aux privations imposées par son mari, au travail trop pénible exigé d'elle, aux humiliations dont il l'abreuve. Dans les derniers instants, il fait en sorte qu'elle ne reçoive pas les soins d'un médecin, parce que cela coûte trop cher. Il l'ensevelit dans un cercueil qu'il a fabriqué de ses mains, mais qui est trop court. Comme les genoux du cadavre dépassaient un peu la bière, l'avare pensa dessus et un craque-

ment d'os se fit entendre. — Il va faire correct ! conclut-il. Séraphin n'eût pas souhaité la mort de Donald, mais il s'en réjouit intérieurement : ... ma femme morte, je m'en ras pouvoit ménager tant que je voudrai ... Paurre Donald, c'était du bon pain, mais elle menaçait de me coûter cher. Séraphin se remet à son avarice, s'y complait et s'y vautre, jusqu'au jour où il brûle vivant, dans l'incendie de son repaire.

S'il est quelque chose, l'avare de Grignon est plus sordide encore que ceux de Balzac et de Martha Ostenso. Il ne garde rien d'humain. C'est un monstre et un fou. Car il faut que la passion ait obnubilé chez lui la raison, pour qu'il en arrive à son degré de déchéance. Le vieux Grandet a une fille, et Caleb Gare, une demi-douzaine d'enfants. Séraphin Poudrier se refuse des enfants et se félicite de la mort de sa femme, parce que cela fait moins de bouches à nourrir. Il ne se permet lui-même qu'une nourriture infecte, qu'il mange froide pour économiser le bois de chauffage, et calcule la somme que représente, en pièces sonnantes, sa propre souffrance. C'est déshonorer les bêtes que de le comparer à une bête, car les animaux mangent à leur faim quand ils le peuvent, et meurent pour leurs petits. Dans sa peinture de l'avare, Grignon a poussé jusqu'à l'extrême limite l'analyse, accumulant les détails, grossissant les traits, pour présenter un malheureux qui n'est plus que la caricature de l'homme. Cette exagération même est dans la tradition classique, disant plus pour que s'entende moins. Il manque au roman d'être plus étoffé, plus nourri, moins linéaire.

Le parallèle s'impose nécessairement, entre *Wild Geese* et *Un Homme...* Voici deux romans, deux ouvrages montrant l'avare dans sa hideur. L'un a pour auteur un écrivain américain, l'autre un Canadien français, mais tous deux sont situés au Canada, le premier dans le nord manitowain, le second dans le nord québécois. Caleb Gare immole à sa passion femme et enfants; Séraphin Poudrier refuse à sa femme les enfants qu'elle désire, pousse cette femme à la mort et s'en estime heureux. Caleb s'enlise dans un marais où le feu l'oblige à fuir. Séraphin meurt par le feu. Mêmes données générales ou à peu près, dans des décors se ressemblant, empruntés également à la nature canadienne, mais dans des parties différentes du pays. Mêmes données et mêmes ravages du vice, mêmes conclusions, mêmes dénon-

nements, à quelques détails près. *Wild Geese* paraît en 1925, *Un Homme et son pèche*, en 1933. L'un et l'autre sont de même famille, en dépit d'un traitement différent, et provoquent le même dégoût. Tous deux sont fortement régionalistes et universels. Dans l'ordre de la littérature comparée, ces similitudes de situations et d'interprétation offrent un intérêt qu'on ne saurait négliger.

Avec *Pure Gold*, Rølvaag nous introduit dans les plaines monotones et grasses du sud du Minnesota. Ce n'est pas un avare que l'on verra évoluer sous sa baguette, se recroqueviller peu à peu et se dessécher, au physique comme au moral, mais deux, l'homme et la femme. En cela, Rølvaag diffère des autres romanciers. Il n'étudie plus l'avare, mais le couple avare. Il se penche sur l'avarice, gangrenant simultanément un cœur d'homme et un cœur de femme, et invite au spectacle des réactions juxtaposées qu'elle provoque, dissimilables au début, se confondant bientôt, tant l'empire de ce vice est terrible, et partout semblaible la dérépitude qu'il entraîne.

Étrange histoire que celle d'Ole Edvart Rølvaag, et non moins étrange celle de son livre. L'écrivain naît en Norvège, le 22 avril 1876. Il s'instruit d'abord péniblement, fréquente peu l'école, sise à sept milles de la maison paternelle. A quinze ans il est pêcheur, comme tous les hommes de sa famille. Il vient à vingt ans en Amérique, cultive la terre dans le Dakota-Nord, conclut que le lot du fermier ne le satisfait point. A vingt-trois ans, il se remet à l'étude, apprend l'anglais, brûle les étapes, s'inscrit au Collège Saint-Olaf, à Northfield, Minnesota, en sort en 1905 avec ses parchemins. Après un an d'université à Oslo, dans son pays natal, il se retrouve à Saint-Olaf, y est nommé professeur de littérature norvégienne. C'est pendant son professorat qu'il écrit ses ouvrages, entre autres sa trilogie, *Giants in the Earth*, *Peder Victorius*, *Their Father's God*, où il raconte l'établissement de ses compatriotes dans le Middle-West américain, et son roman de l'avarice, *Pure Gold*. Ces livres sont écrits en norvégien, publiés d'abord en norvégien, traduits plus tard pour le public de langue anglaise. Ce sont des romans américains, traitant de choses américaines, mais relatifs aux Norvégiens transplantés aux États-Unis. La littérature norvégienne les réclame, l'américaine aussi. Ils appartiennent à l'une et à l'autre.

La première édition norvégienne de *Pure Gold* remonte à 1920. Le livre fut d'abord publié sous le titre de *To Tullinger*, (*Two Fools*), par une maison d'édition de Minneapolis. Due à Rølvaag lui-même et à Sivert Erdahl, la traduction anglaise ne voit le jour que dix ans plus tard, en 1930. Le titre *Pure Gold* est substitué à *Two Fools*, sans doute parce que plus expressif. C'est d'ailleurs le titre de la seconde partie du livre. L'auteur meurt le 5 novembre 1931, âgé de cinquante-cinq ans, un an après la publication de *Pure Gold* dans sa version anglaise. L'œuvre de Rølvaag est essentiellement réaliste, de ce réalisme rude qui donna Balzac et Maupassant en France, Knut Hamsun et Sigrid Undset en Norvège, Tolstoï et Dostoïevsky en Russie, Ladislus Reymont en Pologne, et que l'on retrace chez les romanciers américains, du jour où ils prirent contact, notamment, avec Balzac et Maupassant. Elle est aussi régionaliste, le régionalisme littéraire étant comme une province du réalisme, et il ne peut y avoir de doute sur les tendances de Rølvaag, quand on sait qu'il fut sa vie durant un admirateur de Julia Peterkin, romancière des nègres de la Caroline du Sud, et de Glenway Wescott, chantre du Wisconsin.

Pure Gold, c'est le triste récit de deux vies, entamées peu à peu et finalement asséchées, vidées de tout suc et de tout espoir, par le démon sans cesse présent de l'avarice. Le livre s'ouvre sur une scène agreste, dans cette partie du Minnesota que colonisèrent, vers la fin du dix-neuvième siècle, les émigrés norvégiens, en même temps que les territoires des Dakotas. L'hygiène naissante de Lizzie Oien, enfant unique d'un fermier à l'aïse, et de Lars Houghlum, qui bat le grain de Tou Oien, avec une équipe d'hommes. Les amoureux s'épousent, et les voici établis à leur tour, comme leurs parents avant eux, sur une ferme qui n'est pas entièrement payée. Les choses sont d'abord normales dans le jeune ménage, qui se montre courageux à l'ouvrage, frugal, économe, anxieux d'en finir avec l'hypothèque dont leur bien est grevé. Celle-ci est enfin payée, et Lars un soir donne à sa femme une pièce d'or. C'est le commencement du culvaire, qu'ensemble monteront les époux. Lizzie s'éprend de l'or, le caresse, le palpe et repalpe, désire posséder une autre pièce, puis une autre. Elle communique à son mari sa passion naissante, et bientôt l'un et l'autre ne vivent que pour l'or, qu'ils échangent parfois pour des

billets de banque,—de l'or sous une autre forme. A mesure que l'économie se mue chez eux en larderie, la larderie en avarice, ils ne sont plus eux-mêmes. Ils deviennent différents de ce qu'ils étaient, mais semblables l'un à l'autre, absorbés, envoutés par la matière. Dans leur intérieur morne, les privations s'ajoutent aux renoncements, en raison de l'or tangible qu'ils représentent. Les époux vieillissent sans enfants, sans hôtes choies, sans amis. Ils se détachent graduellement de leurs parents, qu'ils paraissent ne plus aimer. Bientôt ils ne s'aiment plus l'un l'autre, captivés qu'ils sont par leur vice. Ils ne s'aiment plus eux-mêmes, se refusent le nécessaire, qui ne s'obtient qu'à prix d'or. Ils n'aiment plus Dieu, l'or étant leur seul dieu, leur unique religion. Ils vendent enfin leur terre, à prix exorbitant, et vont vivre dans un village, chacun d'eux continuant à travailler, mais pour autrui, la femme dans un restaurant, l'homme où il peut, afin d'amasser encore. Leur fortune, ils ne s'en séparent pas un instant. Ils la portent chacun sur soi, dans les pochettes de ceintures de cuir qui ne les quittent pas, attachées sur la peau, sous les vêtements. Ils la sentent ainsi en sûreté, plus que dans les banques. Ils la peuvent toucher du doigt. Ils en arrivent à se jalouser, à se détester presque, parce que la vie commune les oblige au partage, et à se voler l'un l'autre. Chacun a sa part et convoite la part de l'autre. Ils meurent enfin de misère, presque en même temps, et leur fortune maudite, fruit de leurs avarices jumelles, est jetée au feu avec leurs hardes sales, puantes de n'être jamais changées.

Comme tous les nordiques, Rølvaag est très près de la nature, de la terre. Conséquemment, il a un sens inné de la réalité. Où d'autres font effort pour arriver à l'observation directe, celle-ci lui est facile. Le détail abonde chez lui, touffu et choisi, comme chez le premier des grands réalistes, Homère, celui de l'*Odyssée*. Du monde extérieur, physique, matériel, l'observation se transpose dans celui de l'âme. Il en résulte une psychologie analytique, en fonction de laquelle l'acte le plus futile peut avoir une signification, l'attitude apparemment secondaire, sa raison d'être. L'avarice est le thème de *Pure Gold*, et tous les gestes des époux Houghlum, ceux-là même qui semblent illogiques, s'expliquent par l'avarice. C'est cette passion qui les incite à confier d'abord leur argent à une banque, parce que l'argent s'y trouve à l'abri des voleurs, du feu, et

parce que l'argent prêté produit de l'intérêt. C'est la même passion qui par la suite leur inspire la haine des banques et banquiers, après qu'une faillite eût englouti leurs premières économies. C'est l'espoir d'un gain rapide, projeté devant eux par l'avarice, qui engage la femme à confier mille dollars à un chevalier d'industrie, fascinée qu'elle est par son récit de la découverte d'une mine d'or. C'est par avarice que les époux refusent d'acheter des bons du trésor américain, pendant la guerre de 1914-1918, et qu'ils s'attirent ainsi la haine de la contrée avoisinante. L'avarice ne les quitte pas un instant. Ils en vivent et ils en meurent.

Des quatre romans analysés, celui de Balzac reste le plus parfait. Où le maître a passé, il n'est pas facile de laisser son empreinte. Rølvaag y réussit pourtant, au point d'inviter à la comparaison. Mais comme Balzac, et comme ceux qui suivirent, il trouve son fonds, ce fonds qui ne manque jamais, dans le monde rétréci de la vie rurale, de la campagne, de la région. Pour être américain et norvégien, américain par la terre et les mœurs décrites, norvégien parce que situé dans une colonie de Norvégiens transplantés en Amérique, son livre n'en est pas moins un chef-d'œuvre de littérature universelle, traitant de sentiments qui sont ou peuvent être dans l'homme, à quelque pays qu'il appartienne, et quelle que soit l'ambiance qui ait contribué à sa formation. Hors du public de langues norvégienne et anglaise, le livre est malheureusement peu connu. Souhaitons que la traduction le mette à la portée du lecteur français, le plus tôt possible. On y trouvera, non seulement des points de comparaison avec les ouvrages français de même famille, mais une démonstration puissante de ce qu'est le roman régionaliste, exécuté de main de maître. Cette leçon de régionalisme, il peut sembler étrange qu'on l'aille chercher aux États-Unis. Mais les États-Unis ont aujourd'hui une grande culture nationale, qu'on ne doit pas sous-estimer. Chaque peuple a d'ailleurs son originalité et des réalisations à son crédit, dont l'étranger doit savoir tirer profit. Le régionalisme littéraire a donné chez nos voisins du sud des œuvres multiples, d'autant plus remarquables que s'y allient, en s'opposant parfois, des cultures et des traditions différentes. C'est la constatation faite chez Rølvaag, resté Norvégien en devenant Américain. C'est le cas de Winther, Américain et Danois; d'Engstrand, Américain et Suédois; de Ruth Suekow, Américaine et Allemande; de Mari Sandoz,

Américaine et Suisse; de Richard Wright, Américain aussi, nègre d'abord, dont l'œuvre entière s'inspire des malheurs de la race noire en Amérique du Nord.

Des conclusions à tirer, pour l'écrivain canadien-français, une surtout s'impose. Celle qui souligne la nécessité de se pencher davantage sur la terre canadienne, où notre peuple est né, où il a grandi, où il vit, comme les écrivains américains se sont penchés sur leur propre patrie. Que cette terre se trouve pour chacun dans une région ou l'autre du Québec, dans l'Ontario, les provinces maritimes ou de l'Ouest, peu importe. C'est en elle que l'on doit chercher son inspiration, la matière première de ses livres. A cette condition seulement, notre littérature pourra viser à la personnalité. La littérature nationale est en fonction de la préparation, de la formation, de la culture canadiennes, que s'imposeront les nôtres. Dans ce sens, les écrivains américains nous donnent une leçon vivifiante. Leçon d'américanisme conscient, qui invite chez nous au canadianisme conscient. Leçon d'américanisme s'appuyant sur la décentralisation et le régionalisme, mais sur un régionalisme assez vigoureux pour qu'il n'exclue pas l'humain, l'universel. *Pure Gold* est dans ce sens significatif, *Hild Geese* aussi, bien qu'à un degré moindre. Sachons ne pas ignorer ce qui s'édifie chez nos voisins américains, pour apprendre à mieux construire chez nous, à même les riches matériaux qui nous entourent. Matériaux nombreux, épars, jusqu'ici peu exploités, qui n'attendent que d'être ouverts.